heure à une civilisation avancée, a une disposition remarquable pour la poésie. Du reste, elle possède une poésie populaire qui ne manque pas de charme et qui a attiré l'attention des lettrés.

— Linguist. La langue *finnoise* proprement dite, celle qui est parlée en Finlande, appartient au groupe considérable des langues ouraliennes, qui comprend le *finnois*, le magyare ou hongrois, le tchoude, le finno-tartare, et les dialectes ouralien, ouralo-altaïque, ougro-japonais et ougro-tartare.

Le *finnois*, ou suomi, est le type d'un groupe de langues que l'on appelle aussi langues *finnoises* germanisées. Ce sont : 1° le suomi, suomenkieli ou *finnois;* 2° l'esthonien; 3° le lapon; 4° le live. Les peuples qui parlent ces langues se désignent eux-mêmes sous le nom de *Saameladz* (en *finnois Suamaladtz*), mot dérivé de *suoma*, marécage. Le nom de *Finnois*, ou *Finnes*, qui leur a été donné par les Suédois, a la même signification.

1° Le *finnois* proprement dit, ou suomi, est parlé dans la Finlande, dans les gouvernements d'Olonetz et de Pétersbourg. On y distingue les sous-dialectes suivants : le finlandais méridional; le tawastien; le karélien; l'olonetzien, le watialaiset, etc. Cette langue a eu depuis assez longtemps les honneurs de l'impression. Outre des traductions en nombre assez considérable de différents ouvrages religieux et pédagogiques, on a publié et traduit d'anciennes chansons nationales, appelées *Runots*, et des recueils de proverbes. La prosodie finlandaise repose principalement sur l'allitération et sur l'assonance; elle connaît aussi et emploie la rime finale, constituée le plus souvent par une voyelle, circonstance qui donne aux poésies finlandaises une grande douceur et une forme très-harmonieuse.

2° Le lapon, ou lappon, est parlé par les Lapons ou Sames. A cause de l'existence isolée que mènent la plupart des tribus des Lapons, nous retrouvons chez eux, avec des proportions moindres et sur une échelle plus réduite, le phénomène philologique que présentent la plupart des peuplades américaines, c'est-à-dire la tendance constante de la langue à se subdiviser en dialectes, qui eux-mêmes cherchent à prendre une forme originale et à se constituer à l'état d'idiomes distincts. Cette divergence est encore augmentée par l'intrusion d'un grand nombre d'éléments étrangers apportés par des contacts prolongés avec différentes nationalités européennes. Aussi classe-t-on presque comme des langues à part les dialectes mixtes : lapon-suédois, lapon-norvégien, lapon-russe, etc. La littérature de la langue laponne est identique à celle du finlandais, et Adelung donne une liste assez longue d'ouvrages écrits en cette langue.

3° L'esthonien est parlé par les Esthoniens ou Esthiens, que les Romains appelaient *Astii*, mot qui n'est que la transcription d'un mot gothique analogue au mot allemand *Ostlaender*, les peuples de l'est. D'après Adelung, l'esthonien comprend deux dialectes principaux : le reval et le dorpat. Le premier est parlé dans le duché d'Esthland tout entier, et, avec quelques légérères modifications, dans l'île d'Oësel. Le second est en usage presque exclusivement dans dix-sept paroisses du cercle de Dorpat et dans quelques territoires environnants. D'après Balbi, la littérature esthonienne est principalement étudiée et journellement enrichie par les Allemands, qui y ont introduit beaucoup de germanismes.

4° Le live ou lieve, parlé de nos jours encore, du moins partiellement dans le duché de Liefland, ou Livonie, concurremment avec l'esthonien et le letton. Les Lives de race pure sont actuellement en nombre restreint; la plupart vivent non loin de Salis; mais généralement ils parlent esthonien; c'est même dans cette langue que leur sont faites les prédications. Le live est peu connu, parce que ceux qui le parlent encore y ont introduit tant d'expressions étrangères qu'ils l'ont rendu presque méconnaissable et assurément fort différent de l'ancien idiome en usage chez les anciens et célèbres pirates lives, qui, à l'époque de l'arrivée des Allemands, occupaient le territoire circonscrit par la Duna et la rivière de Salis d'un côté, et la mer Baltique de l'autre.

Enfin, il existe un idiome parlé par les Krewines ou Kriwinges, en Courlande, que différents auteurs assimilent à l'esthonien, tandis que d'autres le rapportent au live. Pallas, dans son *Vocabulaire*, à propos de ce dialecte spécial, qu'il nomme *crivingo-livonica*, adopte la première opinion.

Parmi ces quatre groupes, le suomi est sans contredit l'idiome le plus riche. Lui seul a poussé jusqu'à la perfection cette harmonie des voyelles, qui est caractéristique pour la famille touranienne. Les Finlandais sont, en effet, les plus avancés de toutes leur famille, et, à l'exception des Magyares, sont la seule race *finnoise* qui puisse prétendre à un rang parmi les nations civilisées et civilisatrices du monde. Leur littérature, et surtout leur poésie populaire, témoignent d'un haut degré de développement intellectuel, à une époque que nous pouvons appeler mythique, et dans des régions plus favorables à l'épanouissement des sentiments poétiques que leur demeure actuelle, dernier refuge que l'Europe ait pu leur offrir. Les poésies épiques vivent encore dans les classes les plus pauvres, transmises seulement par la tradition orale et conservant tous les traits d'une mesure parfaite et d'une langue plus ancienne. De la bouche des vieillards, on a recueilli un poëme épique dont les dimensions sont à peu près celles de l'*Iliade* et qui a la même unité. Nous dirions qu'il est aussi beau, si nous pouvions oublier pour un instant tout ce que, dans notre jeunesse, nous avons appris à qualifier de ce nom. Un Finlandais n'est pas un Grec, ni Waïnamoinen un Homère; mais s'il est permis à un poëte de choisir ses couleurs dans la nature qui l'environne et de peindre les hommes au milieu desquels il vit, le *Kalewala* possède des qualités qui peuvent rappeler celles de l'*Iliade*, et il a le droit de réclamer sa place comme la cinquième épopée nationale du monde, à côté des chants ioniens, du *Mahabhârata*, du *Shânameh* et des *Niebelungen*. Cette antique culture littéraire n'a pas été sans une grande influence sur la langue. Elle a donné la permanence à ses formes et la fixité à ses mots, au point que nous serions presque tenté, à première vue, de nous demander si la grammaire de cette langue n'est pas sortie de la période agglutinante, pour passer dans celle des flexions, avec le grec et le sanscrit. Kellgren l'a prétendu en effet, mais c'est une erreur : le type agglutinant subsiste réellement dans le *finnois*, dont la grammaire nous présente une fécondité de combinaisons grammaticales inférieure seulement à celle du turc et du hongrois. Comme dans le turc, nous y trouvons l'harmonisation des voyelles, qui est un des principaux caractères des langues agglutinantes, et qui suppose une organisation se refusant à la flexion. Cette loi est fixée sur l'immutabilité de la voyelle du radical, et veut protéger celui-ci contre des suffixes lourds et nombreux qui pourraient l'altérer. Ici, c'est le radical qui exerce une influence sur les voyelles des suffixes, tandis que dans les langues à flexion, les suffixes influent sur les voyelles du radical. Ajoutons, du reste, que la dénomination d'idiome agglutinant attribuée au suomi ne contient point ici un blâme; et, en effet, cette langue, si développée et si pleine de vigueur, mérite sans contredit un rang plus élevé que la plupart des langues européennes à flexions, qui sont singulièrement fanées et desséchées.

« Cette langue, a dit un savant philologue, est, en effet, une des plus harmonieuses et des plus parfaites du globe; aussi elle aime les mots doux et harmonieux, elle abonde en voyelles et en diphthongues. On n'y rencontre ni sons sifflants ni sons gutturaux; le *finnois* évite les radicaux monosyllabes, et attache au radical presque toujours une voyelles finale qui ne porte pas d'accent; cela donne aux mots de cette langue la mesure du trochée. Comme dans chaque langue agglutinante, le radical est nécessairement immuable. »

Le nom, en *finnois*, possède quinze terminaisons de déclinaison. Le nominatif n'a pas de suffixe; mais on reconnaît ce cas aux changements que, d'après les lois phonétiques du *finnois*, doit subir la terminaison du radical pur comme terminaison du mot.

Prenons pour exemple la déclinaison du radical *karhu*, l'ours.

1. Nominatif : *karhu*, l'ours.
2. Génitif : *karhu-n*, de l'ours.
3. Essif : *karhu-na*, en ours, comme un ours.
4. Partitif : *karhu-a;* par exemple, *mina lyon karhu-a*, je frappe l'ours, littéralement *une partie de l'ours*, non *l'ours tout entier;* de même ce partitif se trouve dans : Je mange *du* pain, *syon leipa-a*.
5. Caritif : *karhu-tta*, sous l'ours.
6. Illatif : *karhu-un*, dans l'ours.
7. Comitatif : *karhu-ne-nsa*, avec son ours (on ajoute ici presque toujours le pronom suffixe).
8. Adverbial : *karhu-i-n* (*-i-* annonce le pluriel), de la manière des ours.
9. Inessif : *karhu-ssa*, dans l'ours (dans l'intérieur de l'ours).
10. Elatif : *karhu-sta*, de l'ours (mouvement procédant de l'ours et allant au dehors).
11. Adessif : *karhu-lla*, avec l'ours, chez l'ours (remplace l'instrumental et le datif).
12. Ablatif : *karhu-lta*, de l'ours (éloignement).
13. Allatif : *karhu-llen*, vers l'ours.
14. Prosécutif : *karhu-tse*, tout le long de l'ours, à côté de l'ours, près de l'ours.
15. Mutatif : *karhu-ksi*, en un ours (par exemple, transformé).

Comme dans toutes les langues *finnoises*, il n'y a dans le suomi qu'une seule déclinaison; elle est cependant modifiée par les lois phonétiques.

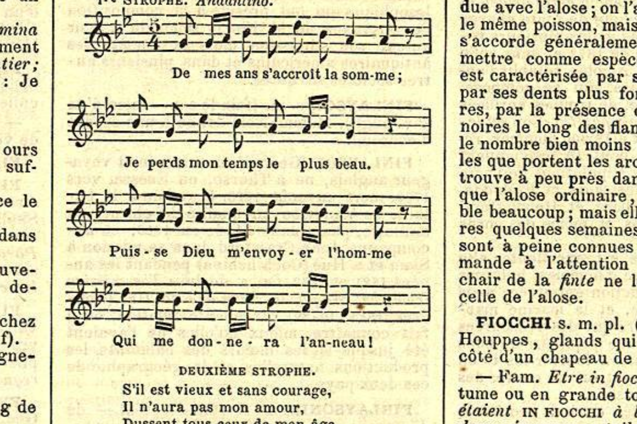
L'accusatif, le cas objectif par excellence, n'existe pas dans le *finnois*. On le remplace par le partitif, et quand l'objet entier est imaginé comme dépendant du verbe, on se sert du génitif : « Je frappe le chien » se traduit par le génitif : « Je frappe *du* chien, » *mina lyon koira-n*, en y ajoutant comme mots déterminatifs le mutatif *kuolche-ksi*, c'est-à-dire « en un mort. » Après un impératif, on met l'objet au nominatif. De cette manière, les Finlandais savent exprimer l'accusatif, en divisant et subdivisant avec beaucoup de sagacité les notions et les relations. Au pluriel, on ne se sert jamais du génitif comme cas objectif; on le remplace par le nominatif. Le partitif pluriel est employé comme on emploie le partitif singulier, pour exprimer un accusatif : « Il voyait des maisons, » se traduit par *naki talo-j-a;* aussi s'emploie-t-il en sujet : *vet-ta*, de l'eau coule. Voilà une ressemblance avec l'article partitif français.

Comme dans la plupart des idiomes tartares et touraniens, les terminaisons de déclinaison en *finnois* sont les mêmes au pluriel et au singulier; le pluriel n'y est marqué que par un signe particulier, en *finnois -i-*. Le nominatif ajoute seulement *-t* au radical pur, *karhu-t*, les ours. Le génitif a une forme double, soit avec le signe du pluriel *-i-* et avec le suffixe du génitif *-n*, *karhu-i-n*, des ours, *lapse-i-n*, des enfants (*lapse*, enfants), soit avec le suffixe *n* dans le partitif du pluriel, *laps-i-en* du partitif pluriel *laps-i-a* avec *-n* (le *-a* devant *-n* se transforme en *-e*). La première de ces deux formes a une signification collective; par exemple : « Les larmes sont une habitude des enfants, » c'est-à-dire de tous les enfants en général ou pris ensemble, *itku* (larmes), *on* (est) *lapse-i-n* (des enfants), *tapa* (habitude). La seconde de ces formes a une signification partitive; par exemple : « Les larmes sont une habitude de ces enfants-là : » *itku on noiden* (de ces), *lapse-i-en tapa* — L'essif du pluriel est *karhu-i-na*, le partitif *karhu-j-a*, le caritif *karhu-i-la*, l'illatif *karhu-i-n*, l'élatif *karhu-i-sta*, l'allatif *karhu-i-len* et ainsi de suite.

Outre l'épopée que nous citions plus haut, le *Kalewala*, les Finlandais possèdent un grand nombre d'anciennes chansons. Les plus célèbres, connues sous le nom de *ronots*, ou *runes*, célèbrent les vieilles croyances mythologiques de la race *finnoise*. Le peuple, qui attribue à ces compositions poétiques une vertu magique, cherche à les cacher aux étrangers. Cependant, Schrœter est parvenu à en recueillir un certain nombre, qu'il a traduites en langue allemande en 1819, avec une collection de proverbes nationaux. Le rhythme de toutes ces chansons réside dans une allitération assez compliquée qui exige la répétition de la même lettre au commencement de tous les mots d'un vers; parfois aussi on répétait de la même manière la dernière lettre : c'est une loi générale de la versification chez les peuples du Nord. Michel Agricola, évêque d'Abo, le premier qui ait écrit en *finnois*, a publié dans cette langue une traduction des Ecritures en 1538. On cite encore, parmi les premiers livres imprimées en *finnois*, une traduction du traité : *De civilitate morum puerilium*, d'Erasme, laquelle a été exécutée en 1670. On a traduit aussi en finlandais le code suédois et beaucoup d'ouvrages élémentaires pour l'instruction du peuple. V. OURALIENNES (langues).

Finnois (CHANT). Les airs finnois sont peu variés. Presque tous ont cette mesure à cinq temps, dont les deux noires finales, lentes et traînantes, donnent à la mélodie un accent d'indicible mélancolie. La douceur de la langue finlandaise, et l'expression touchante dont les chanteurs indigènes accentuent leur diction, produisent, dit-on, un effet irrésistible sur les étrangers. Les paroles *finnoises* du chant que nous allons noter semblent devoir remonter à une assez haute antiquité. C'est probablement un ancien *rune* adopté comme chant populaire par la tradition.

1re STROPHE. *Andantino.*



DEUXIÈME STROPHE.

S'il est vieux et sans courage,
Il n'aura pas mon amour,
Dussent tous ceux de mon âge
Me dédaigner à leur tour.

TROISIÈME STROPHE.

Des nuits la clarté sans tache
Ne m'a point tant fait vieillir
Que sous la tente d'un lâche
Je doive déjà dormir.

QUATRIÈME STROPHE.

Mais, que le brave me vienne!
Son regard me sera doux;
Ma main pressera la sienne,
Rouge encor du sang des loups.

FINNO-ONGRIEN, IENNE adj. (fin-no-on-gri-ain, i-è-ne). Linguist. Se dit de certains idiomes ongro-tartares.

FINO ou **FINI**, surnommé **Adriano** ou d'A-**dria**, orientaliste italien, né à Ariano, près d'Adria (Vénétie), en 1431, mort à Ferrare en 1517. Il fut d'abord notaire, puis premier maître des comptes ou intendant du duc de Ferrare. Fino connaissait à fond le grec et l'hébreu. Il passa quatorze ans à composer un grand ouvrage de controverse contre les juifs, publié sous le titre de *Fini Hadriani Ferrarensis, in Judæos flagellum ex Sacris Scripturis excerptum* (Venise, 1538, in-4°), par son fils Daniel, qui cultiva lui-même les lettres avec un certain succès.

FINO (Alemanio), historien italien, né à Bergame, mort, vers 1586, à Crema, où il occupait une place de magistrat. Il a composé plusieurs ouvrages estimés, tant pour l'élégance du style que pour l'exactitude des récits. Les principaux sont : *la Istoria di Crema* (Venise, 1566, in-4°), fort estimée, et *la Guerra d'Atila* (Venise, 1569).

FIN-OR s. m. (fi-nor — de *fin*, et *or*). Hortic. Petite poire qui a la forme d'une toupie : FIN-OR *d'été, de septembre.*

FINOT, OTTE adj. (fi-no, o-te — dim. de *fin*). Fam. Fin, rusé : *Est-il donc* FINOT !

— Substantiv. : Personne finotte : *Il passe pour être un* FINOT.

FINOW (canal de), voie navigable de Prusse, prov. de Brandebourg, reliant l'Oder, la Sprée et le Havel. Il commence à Liebenwalde, dans le Havel, et se termine à Neustadt-Eberswalde, dans la rivière de Fühne. Longueur de 30 kilom. sur une largeur variant de 12 à 14 mètres. Il raccourcit de 150 kilom. le trajet par eau entre Berlin et Stettin. Commencé en 1603, il ne fut terminé qu'en 1749, sous le règne de Frédéric le Grand.

FINSTERAARHORN, littéralement *Corne sombre de l'Aar*, montagne de Suisse, dans l'Oberland bernois, entre les cantons de Berne et du Valais. C'est, après le mont Blanc et le mont Rose, la plus haute montagne de l'Europe : 4,410 mètres de hauteur. Il doit son nom à un des bras principaux de l'Aar, auquel il donne naissance. On reconnaît aisément cette montagne à sa forme pyramidale.

FINSTERMUNZ, village d'Autriche, dans le Tyrol, gouvernement d'Inspruck, à 30 kilom. N. de Glurns sur l'Inn, et près de la frontière du Tyrol et du canton suisse des Grisons. Le célèbre défilé de ce nom, qui couvre la frontière autrichienne ainsi que la route d'Inspruck à Glurns, est bordé de rochers que couronnent des ouvrages de défense. Le pont jeté sur l'Inn est surmonté d'une tour massive traversée par la grande route. Les eaux de l'Inn, qui coulent sur ce point à 866 mèt. d'altitude, se précipitent dans le défilé avec un fracas épouvantable. Ce défilé est célèbre non-seulement par son caractère romantique, mais aussi par les nombreux souvenirs historiques qui s'y rattachent. Le duc Welf de Bavière s'empara du fort de Finstermunz en 1079, et de sanglants combats eurent lieu dans le défilé, en 1799, entre les Autrichiens et les Français.

FINSTERWALDE, ville de Prusse, prov. de Brandebourg, régence et à 95 kilom. S.-O. de Francfort-sur-l'Oder, cercle de Luckau, sur la Schakebach; 5,382 hab. Château, hôpital, haras. Manufactures de draps, fabriques de toiles.

FINTE s. f. (fain-te). Ichthyol. Nom vulgaire d'une espèce ou variété d'alose, qui vit dans la Méditerranée.

— **Encycl.** La *finte* a été souvent confondue avec l'alose; on l'a regardée comme étant le même poisson, mais à un âge différent. On s'accorde généralement, aujourd'hui, à l'admettre comme espèce bien distincte. Elle est caractérisée par sa forme plus allongée, par ses dents plus fortes aux deux mâchoires, par la présence de cinq ou six taches noires le long des flancs, enfin et surtout par le nombre bien moins considérable des lamelles que portent les arcs branchiaux. Elle se trouve à peu près dans les mêmes localités que l'alose ordinaire, à laquelle elle ressemble beaucoup; mais elle paraît dans les rivières quelques semaines plus tard. Ses mœurs sont à peine connues, et ce sujet se recommande à l'attention des observateurs. La chair de la *finte* ne le cède pas en qualité à celle de l'alose.

FIOCCHI s. m. pl. (fio-ki — mot italien). Houppes, glands qui retombent de chaque côté d'un chapeau de cardinal.

— Fam. *Etre in fiocchi*, Etre en grand costume ou en grande toilette : *Les cardinaux étaient* IN FIOCCHI *à la cérémonie. Quelques dames* ÉTAIENT *en toilette*, IN FIOCCHI; *quelques hommes, avec le chapeau, le cadogan, l'épée et le masque.* (Rog. de Beauv.)

FIOCCO ou **FIOCCHI** (André-Dominique), en latin **Floccus**, juriste italien, mort en 1452. Il reçut les leçons de E. Chrysoloras et fut secrétaire du pape Eugène IV. On a de lui un ouvrage publié sous le titre de *De Romanis potestatibus sacerdotiis et magistratibus*, sans nom de lieu ni date, réimprimé à Milan en 1477 (in-4°), et qui a été longtemps attribué à Fenestella, contemporain d'Auguste.

FIOLE s. f. (fio-le — lat. *phiola*, mot qui répond exactement au grec *phialê* pour *piFalé*, que l'on rapporte à la racine sanscrite *piv*, boire, dérivée de *pâ*, même sens, et d'où aussi le persan *piala*, qui a le même sens que le grec *phialê*. Les Arabes en ont fait *findjal*. Le mot *fiole* est très-ancien dans la langue; c'est ce qui fait qu'on écrit avec *f* pour *ph*).

Petit flacon à col étroit : *Une* FIOLE *pleine d'élixir. Une* FIOLE *pleine de sirop.* ‖ Contenu du même flacon : *Une* FIOLE *d'élixir, de sirop. Vénus fit présent à Phaon d'une* FIOLE *d'essence dont il se frotta, et qui le rendit le plus beau des hommes.* (Th. Gaut.)

— Techn. *Fiole d'épreuve, fiole philosophique* ou *flacon de Bologne*, Sorte de flacon ou de tube renflé, à parois très-épaisses, qui est fabriqué par le procédé du soufflage, mais subitement refroidi, et qui sert à reconnaître l'état d'affinage du verre dont on va commencer le travail. Les vases de ce genre sont tellement fragiles, qu'ils volent en éclats quand on agite dans l'intérieur un fragment de pierre susceptible de les rayer.

— **Allus. litt. Fiole d'Astolphe** (la), fiole célèbre qui joue un rôle merveilleux dans un des épisodes les plus fameux du poëme de l'Arioste.

Astolphe, monté sur l'hippogriffe, arrive au Paradis terrestre. Il y trouve saint Jean l'Evangéliste, qui, après lui avoir appris que Roland a perdu l'esprit, le conduit, sur le char d'Elie, dans la lune, où il retrouve le bon sens de ce paladin renfermé dans une fiole, dont il s'empare, sur l'avis du saint. De retour sur la terre, il rencontre Roland se livrant à mille extravagances furieuses. Avec l'aide de quelques paladins, amis ou parents du héros, il réussit à s'en rendre maître, lui fait respirer le contenu de la fiole et lui rend ainsi la raison.

FIOLER v. n. (fio-lé — rad. *fiole*). Pop. Boire beaucoup, se griser quelque peu. ‖ Vieux mot retenu par le peuple.

FION s. m. (fion). Pop. Bonne tournure; cachet de ce qui est bien fait, bien terminé, bien agencé : *Il sait donner le* FION *à tout ce qu'il fait.*

— *Avoir le fion*, Avoir le chic, comme on dit encore familièrement; avoir une adresse naturelle ou acquise pour exécuter quelque chose : *Il a le* FION *au billard pour les effets.*

FIONNER v. n. ou intr. (fio-né — rad. *fion*). Pop. Faire le beau, se pavaner : *Ohé! Mandron, dit-il, comme tu* FIONNES ! *Mais il rougit beaucoup, et, se retournant vers Marguerite : Pardon, mademoiselle, dit-il, c'est un mot de collége; c'est pour faire compliment à Mandron de son habit neuf.* (A. Karr.)

FIONIE, en danois *Fyen*, en allemand *Fünen*, île de l'archipel danois, dans la Baltique, au S. de Samroë, au N. d'Alsen, entre le Petit-Belt, qui la sépare du Jutland à l'O., et le Grand-Belt, qui la sépare du Seeland à l'E., par 55° 4′ 30″-55° 43′ 4″ de latit. N., et par 7° 22′-8° 25′ de long. E.; 3,025 kilom. carr.; 80 kilom. sur 55, et 140,000 hab. Ch.-l., Odensée. V. princip., Svendborg, Nyborg et Middelfart. L'intérieur présente généralement une surface plate; sur les côtes se dressent quelques collines de 100 à 140 mèt. de hauteur. Les nombreuses rivières qui arrosent l'île de Fionie y entretiennent une admirable fertilité. On y récolte surtout des grains, du chanvre, du lin, du houblon, du cumin et des fruits de diverses sortes. Les pâturages nourrissent surtout des chevaux. L'apiculture et la pêche sont des ressources importantes pour les habitants. Fionie forme, avec l'île de Langeland, les bailliages d'Odensée et de Svendborg.

FIORAVANTI (Bartolomeo DI RIDOLFO), architecte et ingénieur italien, né à Bologne, vivait au XVe siècle. On cite, parmi ses travaux, la façade du palais du podestat, dans sa ville natale. Il transporta à une distance de trente-cinq pieds le clocher de Santa-Maria-del-Tempio, à Bologne, et redressa celui de l'église de Saint-Blaise de Cento, qui penchait de cinq pieds et demi. Il passa plusieurs années en Hongrie et construisit des ponts sur le Danube.

FIORAVANTI (Léonard), célèbre médecin empirique et alchimiste, né à Bologne au commencement du XVIe siècle, mort dans la même ville en 1588. Fioravanti exerça d'abord la médecine dans les diverses villes d'Italie, à Bologne et à Palerme notamment. En 1550 il se rendit en Afrique sur une flotte espagnole, et, après un séjour de cinq ans dans ce pays, revint en Italie. Il continua d'exercer sa profession de médecin ambulant et parcourut Naples, Rome, Venise. Las de cette vie errante, il se fixa, dans les dernières années de sa vie, à Bologne, sa ville natale, et parvint à s'y faire décorer des titres de docteur, comte et chevalier. « Chaque siècle, dit la *Biographie médicale*, la médecine se voit déshonorée par quelques audacieux charlatans qui, presque toujours dénués de connaissances véritables, n'en possèdent pas moins l'art d'éblouir le vulgaire et de capter sa confiance. » Fioravanti fut un de ces charlatans : doué de plus d'aplomb que de savoir, il vendait certains médicaments de sa composition comme des remèdes souverainement efficaces. Il inventa ce baume célèbre qui porte son nom et à l'aide duquel il assurait avoir opéré des cures miraculeuses. Nous empruntons à l'*Histoire de la chimie*, de M. Hœfer, la composition de ce baume : térébenthine de Venise, galbanum, gomme arabique, oliban, myrrhe, aloès, galega; girofle, consoude, cannelle, zédoaire, gingembre, musc du Levant et ambre gris. Toutes ces substances étaient intimement mélangées et agglutinées avec de l'huile d'olive. Le mélange était distillé après qu'on l'avait fait macérer dans de l'eau-de-vie rectifiée. « Alors, disait Fioravanti, vous obtiendrez d'abord une eau blanche mêlée d'huile. Lorsque vous verrez apparaître une huile noire, vous changerez de récipient et vous augmenterez le feu jusqu'à ce que tous les esprits se soient dégagés. Séparez enfin l'huile de l'eau noire et conservez toutes ces matières séparément. La première eau, qui est blanche, c'est l'*eau du baume* (*aqua del balsamo*), l'huile qui s'en sépare est l'*huile du baume* (*oleum del balsamo*). La seconde eau est noire, c'est la *mère du baume* (*mater balsami*), et l'huile qui est séparée s'appelle *baume artificiel* (*balsamo artificiato*), qu'il faut conserver comme un joyau précieux. » Ce baume, connu sous le nom de *baume Fioravanti*, son inventeur le recommandait comme un contre-poison souverain de l'arsenic; il en faisait oindre tout le corps du malade atteint d'intoxication.

Fioravanti a écrit plusieurs ouvrages aussi dénués d'intérêt que de véritable science, et cependant Porta raconte, dans son *Histoire de l'anatomie*, « qu'ils se faisaient lire avec plaisir, » car de nombreuses éditions en furent faites. C'est surtout à titre de curiosités bibliographiques que nous les citons : *Lo Specchio di scienza universale, libri tre* (Venise, 1564, in-8°, 1592, 1609, 1679; traduit en latin, Francfort, 1625, in-8°; en français, par Gabriel Chappuis, 1584, in-8°; en allemand, Francfort, 1615); *Del Reggimento della peste* (Venise, 1565, 1571, 1594, 1626; traduit en allemand, Francfort, 1632); *li Capprici medicinali* (Venise, 1568, 1582, 1665); *Il tesoro della vita umana* (Venise, 1570, 1582, 1603, 1620, 1670; traduit en allemand, Francfort, 1618, Darmstadt, 1627; traduit en anglais, Londres, 1653); *Il Compendio dei secreti razionali intorno alla medicina, chirurgia et alchimia* (Venise, 1571, etc.; traduit en allemand, Darmstadt, 1624; en latin, Turin, 1580; en anglais, Londres, 1652); *La Fisica, divisa in quattro libri* (Venise, 1582, etc.; traduit en allemand, Francfort, 1604, etc.); *La chirurgia distinta in tre libri, con una giunta di secreti nuovi* (Venise, 1582), etc.

— Bibliogr. Consulter : Hœfer, *Histoire de la chimie;* Portal, *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie;* Lenglet du Fresnoy, *Histoire de la philosophie hermétique;* Pierre Borel, *Bibliotheca chimica;* la *Biographie médicale.*

FIORAVANTI (Jérôme), en latin **Fioravantius**, théologien et jésuite italien, né à Rome en 1555, mort en 1630. Il devint recteur du collége des Anglais, puis de celui des Maronites, à Rome, et fut confesseur du pape Urbain VIII. Son principal ouvrage est un traité *De beatissima trinitate libri III*, qui a eu plusieurs éditions.

FIORAVANTI ou **FLORAVANTES** (Benoît), ecclésiastique du XVIIIe siècle. Il est connu comme l'éditeur de la collection des monnaies papales, publiée sous le titre de : *Antiqui romanorum pontificum denarii a Benedicto XI ad Paulum III* (Rome, 1734-1738, 2 vol. in-4°).

FIORAVANTI (Valentin), compositeur italien, né à Rome en 1770, mort à Capoue en 1837. Il fit de sérieuses études musicales, à Rome d'abord, sous Jannaconi, puis à Naples, sous Cimarosa, Paisiello et Guglielmi. Il se montra digne des soins de ses maîtres, et les ouvrages bouffes qu'il fit représenter, notamment *le Cantatrice villane*, furent accueillies avec un enthousiasme général. La partition que nous venons de nommer, et qui est presque un chef-d'œuvre, a fait le tour de l'Europe avec un grand succès. Joué à Paris, en 1806, cet opéra fit une telle sensation, que le compositeur fut immédiatement appelé dans cette ville pour y écrire un autre opéra du même genre. Fioravanti composa aussitôt *i Virtuosi ambulanti* (les *Chanteurs ambulants*), dont le livret était tiré d'un ancien opéra-comique de Picard, et cet ouvrage fut aussi fêté que le précédent. Ce sont les partitions bouffes de Fioravanti qui ont fait toute sa réputation; ses grands opéras sont tombés dans un juste oubli. Les ouvrages comiques de cet auteur petillent de verve; malheureusement, les idées ne sont pas toujours originales et quelquefois tombent dans la trivialité; mais il n'y en a pas moins, dans sa musique, une grande gaieté naturelle et un rire franc et sonore, qui sont à l'oreille ce qu'un verre de vin frais et pétillant est à l'estomac. Vers 1816, Fioravanti se retira du théâtre et fut nommé maître de chapelle de Saint-Pierre du Vatican, fonctions dans lesquelles il avait succédé à Jannaconi, son maître. On connaît, en dehors des partitions dramatiques, quelques morceaux de musique religieuse écrits par cet auteur dans le style concerté. — FIORAVANTI (Vincenzo), fils du précédent, compositeur et maître de chapelle à Naples, né vers 1810. Il a composé environ dix partitions, dont la meilleure porte le titre de : *I due caporali*. Depuis 1847, cet auteur n'a rien produit. Les renseignements biographiques manquent sur lui depuis cette époque.

Fior d'Aliza, épisode des *Confidences* de Lamartine, publié en 1863. Après plus d'une centaine de pages consacrées au récit de ses excursions en Italie, qui, ne révèlent aucun événement saillant et n'offrent, il faut l'avouer, rien de bien intéressant pour le lecteur, Lamartine nous raconte, dans cette langue poétique que tout le monde connaît, l'histoire de *Fior d'Aliza*, de Saltochio. Ce n'est pas un poëme, ce n'est pas non plus un roman : c'est le récit d'une promenade dans les montagnes de Lucques, où l'auteur, étant entré chez son héroïne, se fait narrer son histoire. Ce n'est plus cette fois, Dieu merci! une jeune fille dont la vie est suspendue aux accents de la lyre du poëte et que son départ précipitera dans la tombe. M. de Lamartine ne fait que tenir la plume, et il a le bon esprit de ne pas laisser trop passer ses manchettes. Aussi *Fior d'Aliza* est-il un ouvrage intéressant, simple et émouvant, bien que parfois la jeune fille des montagnes s'exprime comme une femme qui aurait appris à lire dans les *Méditations*. A quinze ans, Fior d'Aliza, belle comme l'Amour et fiancée à son cousin Hieronimo, excita les désirs impurs d'un chef de sbires dont elle refusa les propositions. Irrité, Jacob commença par ruiner injustement les parents adoptifs de Fior d'Aliza, et poussa si loin ses persécutions, que Hieronimo, dans un accès de légitime fureur, tua un de ses sicaires. Saisi et jeté dans les fers, le courageux enfant fut condamné à mort; mais sa cousine veillait sur lui. Une nuit, elle fait tomber ses beaux cheveux, se déguise sous le costume d'un pifferaro et part pour aller le sauver ou périr avec lui. Grâce à son costume, elle entre chez le geôlier, capte sa confiance et devient un de ses aides. Encouragé par sa présence, Hieronimo reprend courage, tandis qu'elle prépare sa fuite. Un prêtre, confident de leur secret, les unit dans le cachot la veille du jour de l'exécution de Hieronimo. « Quelle nuit terrible! raconte Fior d'Aliza, où toutes nos larmes étaient séchées par nos baisers et tous nos baisers interrompus par nos larmes. Ah! qui vit jamais, comme moi, l'amour et la mort se confondre et s'entremêler tellement, que l'amour luttait avec la mort et que la mort était vaincue par l'amour? Ah! Dieu me préserve de m'en souvenir seulement! Je croirais la profaner en y pensant. »

A la pointe du jour, l'heureux Hieronimo partit, car tout était prêt pour son évasion, croyant que Fior d'Aliza allait venir le rejoindre. La généreuse fille l'avait trompé, et, tandis qu'il fuyait, elle marchait à l'échafaud à sa place. Au dernier moment, un cri traverse les airs. Ne voyant pas arriver sa femme, Hieronimo était revenu sur ses pas, avait compris par quelques mots entendus en passant, le sacrifice de Fior d'Aliza et accourait pour en empêcher l'exécution. Emue par tant d'amour, la duchesse de Lucques fit surseoir à l'exécution et obtint de son mari la grâce des deux amants, auxquels on rendit leurs biens. Comme on a pu en juger, le fond de *Fior d'Aliza* est fort simple et en même temps plus dramatique que bon nombre de romans surchargés d'incidents et de coups de théâtre. Tout le charme de cette histoire consiste dans la vérité et la grâce des détails, dans la naïveté du récit, qui, en passant par la bouche de l'héroïne même, devient doublement intéressant et émouvant. *Fior d'Aliza* est une des plus intéressantes créations de M. de Lamartine.

FIORDIRELLO (Antonio), prélat et écrivain italien, né à Modène vers 1510, mort dans cette ville en 1574. Il étudia le droit, la philosophie, les belles-lettres, devint successivement secrétaire du célèbre Sadolet, évêque de Carpentras, du cardinal Crescenzi, qu'il accompagna au concile de Trente, se lia avec les hommes les plus distingués de son temps, notamment avec Bembo, et fut nommé, en 1557, évêque d'Avella, dans le royaume de Naples. On a de lui quelques opuscules, des discours latins, un traité : *De auctoritate Ecclesiæ* (Lyon, 1546), etc.

FIORE (Jacobello DEL), peintre italien, né à Venise, florissait dans la première moitié du XVe siècle. Il était fils de Francesco del Fiore, peintre qui jouit d'une assez grande réputation auprès de ses contemporains, mais dont nous ne possédons aucune œuvre. Jacobello apprit son art de son père, fut un des premiers qui peignirent les personnages de grandeur naturelle, s'éloigna de la roideur de l'école byzantine et donna à ses figures de la beauté, de la noblesse et de la grâce. Son chef-d'œuvre est un *Couronnement de la Vierge*, exécuté en 1432 et placé dans la cathédrale de Ceneda. Lanzi cite de lui une *Madone* (1421), la *Justice entre deux lions*, etc.

FIORE (Agnolo-Aniello DEL), sculpteur napolitain du XVe siècle. Il a exécuté, à Naples, plusieurs tombeaux fort remarquables, notamment ceux du cardinal Rinaldo Piscicello dans la cathédrale (1469), de Jean Cicinello dans l'église de Saint-Laurent, de Mariano Alagni et de sa femme Catarinella Orsini, et surtout celui de Francesco Caraffa, son chef-d'œuvre, dans l'église San-Domenico-Maggiore.

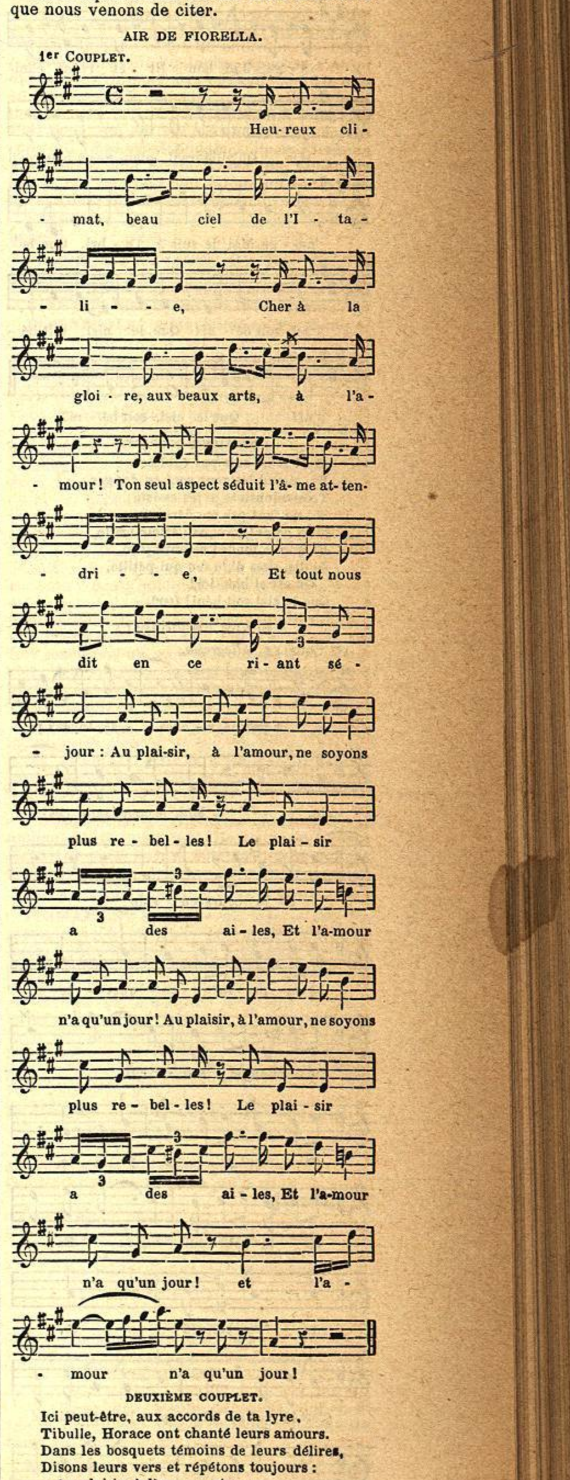
FIORE, personnage de la comédie italienne. Le Ruzzante, dans son théâtre, donne ce nom aux amoureuses candides et naïves. V. FIORINETTA.

Fiorella, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe, musique d'Auber, représenté à l'Opéra-Comique le 28 novembre 1826. Le livret a quelque ressemblance avec celui de la *Favorite*, mais le dénoûment est heureux, comme il convient à Feydeau; il contient, en outre, des scènes fort comiques. Fiorella, aimée par Rodolphe, s'est laissé séduire par un grand seigneur qui lui promettait de l'épouser. Son amant, désespéré, va pleurer dans un cloître l'infidélité de sa maîtresse. Diverses circonstances y amènent Fiorella, dont les pleurs, le repentir touchent le cœur mal affermi de Rodolphe; il pardonne et réhabilite la pauvre créature en lui rendant son amour et en l'épousant. On a applaudi une scène assez burlesque, dans laquelle Rodolphe brise sa guitare et en fait du feu pour réchauffer les membres engourdis de Fiorella. C'était en 1826 : on soupirait encore la romance en s'accompagnant sur la guitare; bien des Malvina et des Edgar protestèrent contre ce manque de respect envers la confidente de leurs secrètes pensées. La musique de *Fiorella* appartient naturellement à la première manière du maître. L'inspiration mélodique s'y manifeste sans prétention et sans arrière-pensée d'effet à produire. Aussi la popularité ne se fit-elle pas attendre. On a longtemps chanté l'air : *Heureux climat, beau ciel de l'Italie*, et les couplets : *J'entends la grêle et la pluie.* On fredonna de tous côtés surtout la ronde de *Fiorella : Espérance, confiance*, et ces mots pouvaient, à juste titre, s'appliquer à l'avenir du compositeur français par excellence.

Nous reproduisons ici les trois morceaux que nous venons de citer.

AIR DE FIORELLA.

1er COUPLET.



DEUXIÈME COUPLET.

Ici peut-être, aux accords de ta lyre,
Tibulle, Horace ont chanté leurs amours.
Dans les bosquets témoins de leurs délires,
Disons leurs vers et répétons toujours :
Au plaisir, à l'amour, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Jeunes beautés, aimables et coquettes,
Gardez-vous bien de vous laisser charmer;
Si vous voulez conserver vos conquêtes,
Contentez-vous de plaire sans aimer.
Au plaisir, à l'amour, etc.